

CAUGHT IN THE RAIN

Mieriën Coppens

Elie Maissin

JULIETTE MOATY

Vous aviez déjà travaillé ensemble sur des films autour du même sujet avant celui-ci.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser à ces parcours de travailleurs immigrés ?

MIERIËN COPPENS

Pour moi, ça a commencé car je passais souvent devant la façade de l'Office des étrangers à Bruxelles. Tous les jeudis il y avait de grandes manifestations. Un jour je suis resté pour écouter les discours et c'est là que j'ai rencontré le collectif La Voix des Sans-papiers, que l'on suit toujours avec Elie. Ils avaient un très grand bâtiment occupé habité par 350 personnes. Après cette rencontre, j'y suis retourné pendant deux ans.

Un jour, quelqu'un m'a demandé quand est-ce que je comptais commencer à filmer, car j'avais toujours ma caméra avec moi. C'est là que j'ai commencé à documenter leur lutte. Un an plus tard environ, on a commencé à travailler ensemble avec Elie, que je connaissais depuis assez longtemps et qui a aussi fait une école de cinéma.

ELIE MAISSIN

C'est pendant le montage de son film de fin d'études en 2017, *Carry On*, que j'ai commencé à dialoguer avec Mieriën. On a commencé à chercher une méthode de travail à deux. On a très vite compris qu'on devait se procurer notre propre matériel et qu'on ne devait pas attendre d'écrire un scénario pour tourner. Quand les choses sont en mouvement, on doit être prêt à réagir. Mais en même temps on doit se dire qu'on a le temps de construire quelque chose avec les personnes qu'on filme. Si nous suivons ces gens qu'on appelle « immigrés », c'est parce que le combat, l'énergie et l'organisation interne qu'ils nous montrent est une histoire à suivre. Cette collectivité, on croit qu'elle peut gagner et on est prêts à retravailler les films en fonction. Notre tâche, c'est de continuer cette documentation.

Pour *Caught in the Rain*, vous avez travaillé un autre dispositif que pour les films précédents : les personnes filmées ont rejoué leurs gestes de travail quotidiens sous l'œil de la caméra en tant qu'acteurs.

En quoi cet aspect « fictif » du tournage a changé votre manière de travailler ?

MIERIËN COPPENS

Caught in the Rain a pour sujet le vrai travail de chantier et les angoisses et conditions que connaissent ces travailleurs. On a tourné tous

ensemble dans un bâtiment pendant un mois où on a rejoué ce travail. Le travail n'était plus un vrai travail de chantier mais un travail d'acteur, de jeu. L'idée de base c'était de s'approprier un lieu pour parler des conditions réelles sans que celles-ci soient présentes. Par contre, tu reste dans le même geste d'ouvrier, l'angoisse est pareille, mais elle est sécurisée, elle n'est pas réelle. En travaillant tous les jours de cette manière-là, les choses venaient un peu toutes seules : le regard porté vers l'extérieur, les sorties de champ à tel ou tel moment. Ce sont des gestes qu'on a observé durant ce mois-là mais sans avoir d'idée précise de ce dont allait parler le film et d'où on allait s'arrêter.

Comment vous répartissez-vous le travail au moment du tournage ? Et comment avez-vous travaillé ces longs plans fixes ?

ELIE MAISSIN

Sur le tournage, on est toujours à deux, mais Mieriën est le plus souvent derrière la caméra. Cette idée de caméra installée, fixe, qui ne bouge plus, elle est arrivée au moment du tournage car les pièces dans lesquelles on travaillait étaient toutes petites, on n'avait pas tellement le choix. L'esthétique ne rentre pas tellement en jeu dans nos choix de cadrages.

MIERIËN COPPENS

On s'est un peu forcé à faire un cadre et voir ce qui se passe si on le lâche, voir comment la personne entre et sort par exemple. Toutes ces choses tellement subtiles, ça devient très visible dans un plan fixe.

Comment avez-vous travaillé l'écriture du film ? À quel point avez-vous échangé avec vos personnages pour décider ce qui allait être filmé ou non ?

ELIE MAISSIN

Chez nous l'écriture se fait pendant, à travers ce qu'on voit, ce qu'on croit avoir vu ou ce qu'on croit que l'on pourrait voir. Tout se mélange car on cherche avant tout à avoir de la matière. On écrit autant après le film qu'avant. On a aussi beaucoup réfléchi aux manières de montrer une lutte sans la dévoiler, parce que si des gens sont en danger ici et maintenant, on n'a pas du tout intérêt à dévoiler comment ils s'organisent. Le spectateur sera toujours en retard. En tant que filmeur, on cherche à protéger quelque chose mais aussi à montrer la force qui se dégage de leur combat.

Comment avez-vous procédé au montage ? Et combien de temps vous a pris le travail de tournage et de montage au total ?

ELIE MAISSIN

C'est toujours un peu difficile de répondre à cette question parce qu'elle implique qu'il y ait un travail continu sur le film. Un montage est tellement long dans le temps, comme l'écriture et le tournage, qu'à un moment donné on est obligés de gagner notre vie, de travailler à côté... Dans le montage le seul critère de décision qui préside, c'est si une image reste debout ou pas, si elle tient par elle-même.

MIERIËN COPPENS

Oui et puis c'est un souffle de longue durée, on a pu finir ce film seulement parce qu'on savait qu'on allait continuer sur un prochain. Depuis ces sept ans de travail ensemble, on voit tout, on voit les changements de caméra, les erreurs qu'on fait, on voit l'évolution. Les projections se sont d'abord faites à l'occupation, puis dans un petit auditorium, et maintenant c'est à la Cinémathèque. Ça nous fait chaud au cœur, c'est un parcours que l'on fait ensemble.

Les personnages ont-ils vu le film, qu'en ont-ils pensé ? Et avant qu'il ne soit terminé, est-ce que vous leur montriez des images ?

MIERIËN COPPENS

Le retour d'image est là depuis le début, après la première journée de travail. On partage des petites scènes qu'on a montées, mais toujours hors contexte, par morceaux. Je repensais au fait qu'après certaines projections, des gens disent aux personnages que ce qu'ils ont fait à tel ou tel moment était très beau. Une fois, la réponse de Billi à l'une de ces questions a été de dire que même si ça peut être très beau, ça reste parler de leurs conditions de vie. C'est dans ces moments-là que l'on se sent qu'ils sont plus loin dans la question. On est là pour revendiquer quelque chose, pas pour faire un beau film. Je crois qu'on essaie juste de s'approcher d'un réel qu'on ne sait pas vraiment comment toucher. Et parfois c'est à travers la fiction qu'on le touche.

JULIETTE MOATY

À lire également dans une version plus longue sur le blog mediapart :

<https://blogs.mediapart.fr/cinema-du-reel-0>

SÉANCES

16/03–18H40–C1

18/03–16H40–Mk2